

Première partie

La guerre. Une guerre. Ici. A vrai dire une sorte de guérilla à laquelle j'ai participé. Je la regarde avec étonnement. Je la porte en moi. Elle vit en moi, s'agite en moi, danse devant ma conscience en images et souvenirs précis.

Années cinquante et soixante débutantes. Ici, en France, les mal-nommés « événements d'Algérie », en fait une vraie guerre, sont terminés au tout début de la décennie soixante ; la séparation, et donc la paix, ont été actés. Guerre civile : l'Algérie est « française » ; aussi ici, en métropole, à cause d'une communauté maghrébine dont certains étaient engagés dans la lutte armée « de libération nationale », et aussi des nationaux, anticoloniaux et progressistes. Une fois la paix revenue la communauté algérienne en métropole persiste ; et aux yeux d'un jeune français « bien autochtone », c'est une curiosité.

Ces « Arabes » sont contenus, « ghettoïsés ? ». Ils sont nombreux, le plus souvent ouvriers dans les usines automobiles, appelés par le grand patronat et avec l'accord des autorités ; mais à cause de la féroce répression du préfet Papon, avec les corps jetés dans la Seine, un bas niveau scolaire, ils vivent entre eux, à Paris dans l'Est populaire, à la frontière de plusieurs arrondissements, ou encore en banlieue, à proximité des usines. Et c'est avec étonnement et aussi un peu de frayeur que l'on traverse Barbes, avec sa population dense, basanée, pauvrement habillés, au phrasé étonnant, « bizarre » même, avec ses vendeurs à la sauvette, ses bouis-bouis crasseux et ses queues devant les bordels sur le boulevard même et visibles depuis le métro aérien.

Non, cette guerre a eu lieu dans la France profonde, dans les établissements d'enseignement, dans la rue et surtout dans les familles.

En ces années soixante, il y a plusieurs France. Paris est encore majoritairement populaire. Les quartiers riches sont au nord-Ouest de la rive droite, à la rive gauche, dans le quartier des Invalides, siège de la haute administration. Les grands appartements haussmanniens ont de longs couloirs, des moulures aux plafonds, des parquets en chênes craquants sous le pas et à l'odeur d'encaustique, de grands salons aux meubles de style ; et occupés par ceux qu'on envie, « les bourgeois », médecins, avocats, hauts fonctionnaires, commerçants aisés, bien souvent « parvenus ». Il y en a bien sûr ailleurs dans la ville, mais seulement le long des grandes artères, où s'imposent aussi les massifs immeubles en pierre de taille. On voit en sortir de vieilles personnes respectables, des adultes mûrs, aux vêtements « bourgeois ». Allure digne, guindée. Certitude du rang et de la mission. Le bourgeois se démarque de visu. Et partout ailleurs de vieilles bâtisses aux irrégulières façades plâtrées fissurées et aux petits appartements, deux ou trois pièces étroites souvent en enfilade. On y vit en famille parfois nombreuse, deux enfants, trois, et même plus. Pas encore la pilule et l'IVG. Le soir on y déplie les canapés-lits. Le salon sert de chambre et la chambre des parents loge souvent le lit du ou des petits. Pas de salle de bains non plus.

Ainsi au Quartier Latin où contrastent les boulevards Saint-Germain et Saint-Michel et les petites rues populaires derrière, quartier Buci ou de la Huchette ; et aussi celui de Mouffetard à deux pas du Panthéon, en ce début des années soixante avec encore de petits hôtels pour ouvriers immigrés.

Nettement majoritaire, la France populaire est encore constituée de longues lignées d'autochtones issues de la campagne profonde, « archaïque ». Certes il y a de nombreux Italiens, venus avant ou après la seconde guerre mondiale ; des Polonais aussi ; mais on les distingue peu : catholiques et soucieux d'intégration sous la férule de l'école républicaine, ils abandonnent le plus souvent leur origine : oubli volontaire de la misère économique, sans parler de leur langue délaissée que leurs enfants n'apprennent plus. De milieux populaires et d'éducation primaire, ils n'ont pas le culte de la « culture », de l'histoire. Ils sont happés par le présent de la société, obsédés par la réussite matérielle ; et les « Noirs » sont encore des Antillais employés à la poste (les PTT!) ou dans les hôpitaux. Pas encore d'immigrés d'Afrique sub-saharienne. Et de nombreux portugais qui forment une communauté soudée et qui préparent le retour au pays.

La voilà la cassure patente : ceux « du peuple » portent les marques de leur condition, immédiatement perceptible. Pas compliqué de dresser leur portrait : les vêtements marquent la différence. Il y a encore la tenue du dimanche, le costume et le manteau classique dans le placard

qu'on porte des années, mais par économie la semaine on use les vêtements qui se déforment et se défraîchissent, quand ce ne sont pas ceux des ouvriers. Car « les beaux vêtements » traduisent grandement un statut social « supérieur ». De plus il y a les mains calleuses qui trahissent la condition subalterne, le désormais honteux travail manuel. Il y a aussi le corps, moins bien tenu, avec le dos courbé et le bassin en avant, jambes écartés et mains dans les poches qui ramènent les pans de la veste au devant ; se tenir droit, toute une idée de la distinction. Mais le pire se situe au niveau du langage avec les traces d'accent de province ou pire de la campagne, où résident ceux qu'on appelle « ploucs » ou « pécores ». Pour insulte très méprisante, on dit : c'est un « plouc ». Et les redoutables fautes de syntaxe. C'est nous « qu'on va au cinéma », au lieu de « qui allons. » C'est la France des usines et de la campagne. En effet la Nation est divisée : d'un côté une minorité de favorisés de la classe bourgeoise ; ils vont au lycée jusqu'au baccalauréat, qui permet encore de se hisser dans les emplois supérieurs, en « col blanc » bien sûr ; et de l'autre la majorité qui continue l'école primaire jusqu'à quatorze ans pour obtenir le fameux « certif », avant l'apprentissage chez un artisan ou de gagner les champs. Et on y apprend par cœur la liste des départements, l'arithmétique -la table de multiplication-, et on pratique la rédaction. Certes aussi la rigide grammaire pour des phrases bien construites mais c'est une langue ampoulée qu'on ne pratique pas couramment et qu'on oublie en regagnant la grande cohorte du « peuple » ; alors les tournures populaires contractées dans le milieu familial d'origine prennent le dessus pour signer la condition subalterne. Ces gens du « peuple » sont des « taiseux ». La parole est pour eux dangereuse sauf pour énoncer une morale pratique abrupte et plus encore des propos concrets, « palpables », Ils viennent d'un temps autre. Ils ont connus la grande pauvreté d'avant-guerre et celle extrême de l'occupation. Un simple mot par inadvertance y coûtait cher.

Leur monde était borné et nous étions certain que le notre était illimité. Fini les ritournelles à l'accordéon à l'odeur de rance, les acteurs franchouillards comme Gabin, Ventura ou même les chanteurs « populaires » comme Michel Sardou, considéré comme « un abruti réac », ou Michel Delpech qui évoque « la France profonde » mièvre et insignifiante, Lorette nous est une sucrée écœurante. Et plus encore Fernand Raynaud et Bourvil qui nous font honte pour nous jeter notre origine à la face . Tout allait vibrer dans la musique psychédélique expérimentale à ambition cosmique, et par la liberté sexuelle ; alors qu'ils ne connaissaient que le couple étriqué où on se supportait dans la routine jusqu'au bout, avec le carcan de l'Église et de la République massive comme les pierres des immeubles haussmanniens. Nous voulions être leur exact contre-pied et jusqu'à toutes extrémités,. Fini les cheveux courts par la visite mensuelle « au » coiffeur avec la formule ; bien dégagé sur les côtés et derrière. Désormais les cheveux des garçons descendent sur les épaules et les filles adoptent de provocantes jupes courtes faisant dire aux anciens que c'est de la provocation au viol et qu'elles n'auront que ce qu'elles « méritent ».

Finis les sobres chaussures noires ou marrons méticuleusement cirées. Finis les vestes et les pantalons bleus, gris ou noirs au pli soigneusement aligné (le vêtement non repassé est signe de relâchement indigne, clairement réprouvé) . On avait investi les Puces pour y dénicher des vestes afghanes brodées aux longs poils et à forte odeur de bique. On portait des pantalons moulants au postérieur et immensément larges sur les chaussures qui s'opposaient exactement à ceux des anciens.

Le service militaire rituel de passage à l'âge adulte sous la férule de l'adjudant-chef désormais jugé « abruti et alcoolique » et pour marcher au pas comme des robots était désormais perçu comme une infamie. On était fermement antimilitariste et on se refilait avec un rire inquiet « les tuyaux » pour se faire réformer -jouer au « fou »-. Mais on portait des vestes militaires kakis et des besaces difformes dégotés dans des « stocks américains ». Les jeans étaient détestés par les « établis » et même interdits à l'école – coupable négligé et même rébellion-. Alors on les adorait, s'empressant de les user pour obtenir les belles nuances de bleu. De même pour les Clark's, chaussures anglaises décontractées, à semelles de crêpes et revêtement en daim, et plus tard les Kickers, plus « fantaisies », plus colorées, plus « jeunes ». Les anglo-saxons nous montraient la voie.

Les Adultes, on les appelaient « les Vieux », terme plus direct que celui de « Croulants » en

vogue quelques années auparavant chez les sages « Yéyés » adeptes du clan des copains (il y avait aussi de rares « blousons noirs », marge prolo, rebelles sans cause, sans idée, la haine pour la haine, et qu'on supposait mettre des épingles dans les fauteuils pour piquer les fesses du bon quidam !). Entre nous, pour désigner nos pères et mères, on disait « mes Vieux ». Ils avaient connus « le temps d'avant », l'avant-guerre puis l'Occupation à la vie très grise, où il fallait tout surveiller, paroles comme gestes. Il y avait le couvre-feu le soir et la menace permanente des arrestations et de la déportation. Ça marque, ça devient une double nature. Et à cause des privations antérieures, nous devons tout finir dans l'assiette, jusqu'à la dernière miette, y compris le détesté gras du jambon. Nous préférons nous gaver de chips alors que le passé qu'on taisait nous revenait sous forme d'oppression culinaire.

Les Américains étaient venus et avaient laissé quelques vestiges sous forme de voitures utilitaires, jeep et GMC ; mais leur culture n'avait pas pénétré le pays. Et dans les milieux populaires la distraction unique, dans les années cinquante, c'était le bal musette ; seul moment pour écouter de la musique, danser - le tango-, et rencontrer des filles. Et puis se marier jeune pour cause de grossesse. Ainsi on se retrouvait très tôt avec une famille à entretenir. Il fallait donc se « ranger » pour « gagner sa croûte » et la femme bien souvent ne travaillait pas et restait confinée au domicile pour s'occuper des enfants . L'ambiance au travail était militaire, avec des chefs arrogants et impitoyables. D'ailleurs De Gaulle, qu'on saluait d'un respectueux « mon général », servait de modèle et même de masque pour une France qui bien souvent n'avait pas combattu l'occupant ou qui parfois avait « collaboré ». Se taire , travailler dur, Le seul objet de la consommation moderne à la fin des années cinquante, la voiture. On en rêve pour « être libre », surtout pour les vacances. On en est encore au poste à lampe qui grésille, posé sur une étagère et commandé par le « pater familias. »

Fin première partie